BULLETIN CRITIQUE

[La Rédaction publie à cette place les comptes-rendus d'ouvrages récemment parus qui ont une portée générale, qui intéressent une discipline, un genre, une doctrine, une méthode, en réservant aux périodiques spéciaux la critique des ouvrages de sujet spécial ou limité. Les auteurs et éditeurs sont priés d'adresser les ouvrages susceptibles d'être annoncés, et éventuellement les notices qui s'y rapportent, au rédacteur en chef de la *Revue* : M. J. MAROUZEAU, 4, rue Schœlcher, Paris, XIV^e^.]

I. — OUVRAGES DE LINGUISTIQUE.

J'ai eu le plaisir d'assister récemment à une conférence du Musée pédagogique[1] sur l'application de la linguistique à l'enseignement des langues anciennes, et j'ai eu l'occasion d'exposer moi-même quelques idées sur ce sujet aux professeurs réunis d'une École libre d'enseignement secondaire[2]; l'un et l'autre exposé a déclenché immédiatement de la part des professeurs la question que j'attendais : « Mais où veut-on que nous, qui ne sommes plus étudiants, nous nous instruisions de ces choses? Où trouver des livres qui les mettront à notre portée? » — A la bonne heure! Voilà la question bien posée, et je saisis l'occasion d'y répondre ici.

Aussi bien la réponse est-elle facile. Les initiateurs n'ont pas manqué à chaque étape nouvelle des progrès de la linguistique. Je ne rappellerai que pour mémoire les ouvrages déjà anciens, quoique encore tout rayonnants de jeunesse, d'A. DARMSTETER (*La vie des mots*) et de M. BRÉAL (*Essai de sémantique*), qui ont si puissamment contribué à éveiller dans notre génération la curiosité linguistique. Je me contenterai aussi de mentionner rapidement les aimables ouvrages de synthèse ou d'initiation parus dans les premières années du XX^e^ siècle, lorsque, après la période « positive » de la linguistique, le besoin se fit sentir de dégager les idées générales ou de faire l'inventaire des résultats acquis : en français, la *Vie du langage* et la *Philosophie du langage* d'A. DAUZAT, le *Langage et la Vie* de Ch. BALLY; en allemand, la *Einleitung in die Sprachwissenschaft* de V. PORZEZINSKI, le *Wie wir sprechen* de M^me^ E. RICHTER (je ne men-

1. De M. Ch. Pagot.
2. A l'École des Roches.

tionne que les ouvrages les plus élémentaires). Plus récemment, dans son

Petit traité de linguistique. Paris, Champion, 1915 (nouvelle édition en 1924),

M. A. Grégoire se préoccupait de présenter sous une forme agréable « les notions que toute personne instruite doit posséder sur le langage » ; l'ouvrage est surtout destiné à l'enseignement secondaire, et représente un cours fait par l'auteur en liaison avec le programme des Écoles normales moyennes de Belgique.

En même temps que M. Grégoire, l'auteur de ces lignes, derrière les cordons de sentinelles d'un camp de prisonniers, et sans se douter que le travail se faisait d'autre part, travaillait parallèlement à un manuel qui n'a pu paraître que depuis la guerre :

La linguistique ou science du langage. Paris, Geuthner, 1921, 189 pages. Prix : 7 fr. 50.

Dans ces deux cents petites pages l'auteur s'est appliqué à loger tout ce qu'il suffit de savoir pour être préparé à aborder l'étude scientifique d'une langue. On pense bien que, latiniste, il a travaillé surtout pour les élèves de nos classes de latin ; mais il ne s'est servi, autant que possible, que d'exemples empruntés au français, afin de toucher le public le plus large possible et de rendre l'initiation plus abordable.

Ce n'est plus une initiation, mais un exposé et un recueil de doctrine que l'ouvrage publié la même année dans la « Bibliothèque de synthèse historique » :

J. Vendryes, *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire* (L'évolution de l'humanité, dirigée par H. Berr). Paris, la Renaissance du livre, 1921, xxviii-439 pages. Prix : 15 fr.

Il ne s'agit pas ici des langues et de leurs histoires particulières, mais du langage en général et surtout du langage dans son rôle historique et social. Le plan de l'étude est si soigneusement tracé, l'érudition si vaste et si variée, l'interprétation personnelle si vigilante, l'expression si vive et si prenante, que le lecteur arrive à la fin du livre sans presque avoir le sentiment du tour de force accompli. Le profit pour le latiniste ? C'est de savoir ce que c'est qu'une langue, quelle est sa place dans l'ensemble des langues, son rôle dans l'histoire, son sens dans la vie, ses modes d'évolution, la raison d'être des formes qu'elle revêt, c'est d'avoir un cadre où situer chaque ordre de faits, c'est de s'habituer à voir surgir les problèmes, les explications, les faits, les occasions d'observer. Le profit, c'est encore de se pénétrer d'une méthode essentiellement critique et positive, qui ne s'embarrasse d'aucun dogme et ne néglige aucun fait, qui

se garde également et des solutions paresseuses et des hypothèses incontrôlées. Enfin un profit plus immédiat et plus direct, ce sera de recueillir au passage, parmi les faits et les exemples qui illustrent cette synthèse, un grand nombre d'observations empruntées ou applicables au latin : sur les modes et affectations de prononciation, la valeur relative et « élastique » des temps, l'usage conventionnel du genre grammatical, la confusion de l'impersonnel et du passif, la rection nominale, le pluriel concret des abstraits, la valeur de l'ordre des mots, les déplacements de sens, l'expression de l'intensité, le sens et la qualité de l'évolution qui entraîne le latin vers les langues communes de l'époque romane... A la lecture de ce livre, le lecteur préoccupé du latin verra s'effacer une fois pour toutes de son esprit l'impression de langue morte que laisse parfois la pratique des textes; il verra le latin, langue vivante comme les autres, traité sur le même pied que les idiomes, dialectes, patois de toute époque et de toute culture, employé comme toute langue à traduire « le jeu des forces sociales et les réactions de l'histoire » (p. 420).

La même année encore que le livre de M. Vendryes, paraissait en Amérique, sous le même titre général, un autre ouvrage de synthèse où la doctrine personnelle tient une place considérable :

E. Sapir, *Language, an introduction to the study of speech*. New-York, Harcourt, 1921, 258 pages.

« Ce livre, dit l'auteur, se préoccupe de donner une vue d'ensemble de ce qui constitue le langage plutôt que de recueillir les faits qui s'y rapportent. Il doit faire apparaître la vraie nature du langage, sa variabilité dans l'espace et le temps, ses rapports avec les autres manifestations fondamentales de l'activité humaine : pensée, histoire, expression de la race, de la civilisation, de l'art. »

Le novice ouvrira plus d'une fois de grands yeux en lisant ce livre, car l'auteur s'applique à montrer les choses telles qu'elles sont, ce qui revient rarement à les laisser voir telles que les grammairiens les ont présentées : par exemple, on le verra faire toute la théorie des formes grammaticales sans même mentionner, comme il dit, les « time-honoured » parties du discours! Le plus grand service que pourra rendre cet ouvrage à ceux qui ont la charge d'enseigner les langues sera de leur apprendre à détruire pour reconstruire, en les délivrant surtout d'un préjugé qui a fait tant de mal, à savoir que la langue n'est que dans la grammaire et qu' « au commencement était la forme ».

A un an de distance, voici paraître à l'autre bout du monde encore un autre ouvrage avec le même titre général :

O. Jespersen, *Language, its nature, development and origin*. London, Allen and Unwin, 1922, 448 pages. Prix : 16 sh.

M. Jespersen étudie « le langage qui se fait »; il le regarde naître sur

les lèvres balbutiantes de l'enfant; il le voit se transformer dans la bouche de l'étranger; il le montre soumis aux besoins, aux fantaisies, aux caprices de l'individu; il suit et contrôle le développement des langues par l'étymologie, les changements phonétiques, scrute les conditions de l'évolution, ne s'interdit pas de remonter jusqu'à l'origine possible du langage, et, redescendant jusqu'aux langues d'aujourd'hui, se laisse aller à développer une thèse exposée antérieurement dans son *Progress of language* (ouvrage malheureusement épuisé) que l'expression de la pensée, quelles que soient dans le détail les vicissitudes de l'évolution, est en progrès dans le sens de la simplicité et de la clarté.

Dans ce cadre, M. Jespersen expose et défend quantité d'idées personnelles, neuves ou renouvelées, à grand renfort d'exemples, de faits ingénieusement observés et interprétés.

En ce qui regarde le latin, bien des remarques éparses sont à retenir : p. 180 sur le rôle joué par la « nursery » dans le développement des diminutifs; p. 242 sur le caractère conservateur de la langue des femmes, attesté par Cicéron; p. 300 sur les rapports entre le parler vulgaire et la langue de la poésie; p. 334 sur le caractère synthétique du latin...

Mais il faut signaler surtout deux principes dont l'application est susceptible d'éclairer l'évolution du latin et le développement même des langues romanes. M. Jespersen critique (p. 361) l'opinion communément répandue d'après laquelle la perte des flexions, due au jeu des lois phonétiques, aurait précédé et déterminé la fixation de l'ordre des mots; il n'en faudrait pas conclure, comme l'auteur a tort de le dire (pour s'en excuser du reste l'instant d'après), que la fixation de l'ordre des mots a précédé et rendu possible la disparition des flexions, mais, ainsi qu'il l'expose p. 362, les deux ordres de phénomènes sont connexes, contemporains, avec toutes les réactions et interférences imaginables, et chacun des deux n'a pu aboutir que parce que l'autre aboutissait dans le même temps. C'est certainement ainsi qu'il faut comprendre l'évolution du latin de basse époque, et c'est une des raisons pour lesquelles il serait si intéressant de suivre par des études particulières le processus de la fixation de l'ordre des mots à date récente. Je ferai seulement une réserve d'importance. Peut-on admettre que cette fixation de l'ordre soit « la conséquence naturelle d'un développement mental avancé et d'une maturité générale » qui fait que les idées ne se présentent plus à l'esprit du sujet parlant pêle-mêle, mais dans une succession déterminée (p. 361)? On sait que dans une langue comme le latin l'arrangement des mots est loin d'être le fait du hasard, mais qu'il atteste au contraire un art délicat, complexe, et en partie conscient, de sorte qu'on pourrait tout aussi bien conclure des complexités de la construction à la maturité de la pensée!

Un second principe qui ne fait pas l'objet d'un exposé spécial, mais qui

inspire l'auteur presque à chaque page de son œuvre, c'est que l'explication par les lois phonétiques est loin de se suffire à elle-même; il faut, pour expliquer l'évolution, l'altération, la conservation des sons, tenir compte d'une foule de facteurs psychologiques, sociaux, esthétiques, dont l'action mérite dans chaque cas donné une enquête particulière. L'emploi exclusif de la méthode phonétique, comme l'écrivait tout récemment M. A. Cuny (*Litteris*, vol. II, p. 56), conduit à faire des sujets parlants de simples machines et dissimule les aspects essentiels du langage. Tous ceux qui se sont attaqués à la phonétique latine savent à quel point elle est réfractaire dans le détail à l'application des lois les mieux établies, et l'on sait combien il reste à faire, même après les démonstrations si rigoureuses de M. Juret, pour expliquer ce qu'on appelle dans cet ordre d'idées les exceptions. Le livre de M. Jespersen fournira, j'en suis sûr, plus d'une suggestion précieuse aux amateurs d'exégèse phonétique.

A M. Jespersen nous devons un autre ouvrage de caractère général :

The philosophy of grammar. London, Allen and Unwin, 1924, 359 pages. Prix : 12 sh. 6 d.

L'ouvrage précédent nous faisait pénétrer dans la vie du langage; celui-ci nous en explique les formes; nous y trouvons la langue considérée sous l'aspect grammatical, et l'auteur prend prétexte d'une étude plus particulière de la grammaire anglaise pour jeter les bases d'une sorte de grammaire générale, en justifiant, critiquant, analysant les catégories d'ordinaire établies : parties du discours, notions de sujet et de prédicat, d'actif et de passif, de genre, de temps, de mode, etc. L'histoire et l'analyse linguistique tiennent une place notable dans l'ouvrage : je recommande à l'amateur de stylistique le chapitre sur le substantif et l'adjectif qui fournit un point de départ pour l'interprétation de l'ordre des mots, le chapitre sur l'aspect verbal qui contient d'utiles indications sur la nécessité d'élargir cette question quand on l'examine à propos du latin.

Mais c'est l'auteur de grammaires ou de méthodes surtout qui profitera de la lecture de l'ouvrage : il y apprendra à distinguer dans les notions qu'il propose aux élèves la part du conventionnel et celle du réel; il y trouvera la justification — et plus souvent la condamnation — des méthodes communément admises. L'auteur du livre espère inspirer d'abord les auteurs de grammaires savantes, pour agir par eux sur ceux qui ont la charge — peut-être plus difficile — des manuels élémentaires. La science grammaticale qu'il voudrait fonder se base, dit-il, sur une solide psychologie, une saine logique, et sur les données bien établies de l'histoire linguistique : l'histoire, en révélant au grammairien les change-

ments qui ont amené une langue à son état actuel, transitoire comme les précédents, doit le corriger de la tendance au dogmatisme, et le garder de la distinction, si dangereuse en grammaire, du bien et du mal; la psychologie doit lui apprendre à expliquer par l'appel aux tendances générales de l'esprit humain ce qu'on se plaît d'ordinaire à déclarer trop vite illogique ou irrationnel; enfin une conception nouvelle de la logique appliquée au langage doit le conduire à répudier le formalisme en vertu duquel les langues mortes apparaissent souvent comme des espèces d'algèbres, où les faits ne sauraient s'exprimer qu'en se déformant.

La méthode qui se dégage du livre est, en somme, fondée sur une conception raisonnée des rapports entre la forme et la pensée. On peut, étant donnés les trois éléments : notion, fonction, forme, partir de l'un ou de l'autre des extrêmes, du « dedans » ou du « dehors » (p. 39). L'auteur semble bien penser (p. 40) que les deux méthodes peuvent être employées concuremment « pour donner une vue claire et complète des faits généraux du langage »; mais la méthode « formelle » étant la seule d'ordinaire employée, on ne s'étonnera pas que l'auteur ait été amené dans cet ouvrage à recommander principalement ce qu'il appelle la méthode « notionnelle » (p. 346-347). Et voilà qu'ainsi il se rencontre avec l'auteur d'un ouvrage considérable qu'il n'a connu qu'une fois son livre écrit aux trois quarts (p. 57) :

F. Brunot, *La pensée et la langue*. Paris, Masson, 1922, xxiv-954 pages.

Le livre de M. Brunot est si connu et a été l'objet de si nombreux comptes-rendus qu'il est superflu d'en reparler longuement ici. Exposé méthodique des faits de pensée, considérés et classés par rapport au langage et aux moyens d'expression qui leur correspondent, il conduit à une méthode grammaticale qui consiste à ranger les faits linguistiques non plus d'après l'ordre des signes, mais d'après l'ordre des idées; au point de vue pédagogique, le but de M. Brunot est d'inspirer aux grammairiens un souci qu'ils n'ont guère eu jusqu'ici, celui de rattacher d'une manière systématique le signifiant au signifié; après lui, on y regardera à deux fois avant de décrire un fait de grammaire sans essayer de dire quelle forme de pensée peut s'y couler. Avis aux professeurs de latin et aux auteurs de grammaires latines! Car, comme M. Brunot l'a exposé maintes fois, soit en des communications orales (p. ex. à la Société de linguistique), soit en des articles divers (*Revue universitaire*, 1920 et 1921, et *passim*), sa conception de la grammaire, ou plutôt, selon le terme qu'il préfère, sa méthode d'étude des langues une fois définie à titre d'exemple pour le français, pourra s'appliquer sans peine, avec les variantes nécessaires, aux langues mortes elles-mêmes (*Revue universitaire*, 1921, vol. 1, p. 38).

En liaison avec le livre de M. Brunot, il ne sera pas inutile de signaler un très important article de M.

Ch. Bally, *La pensée et la langue* (Bulletin de la Société de linguistique, n° 72, 1922, p. 117-137).

Dans cet article écrit en liaison avec le livre de M. Brunot, M. Ch. Bally marque avec force ce qu'il y a de nouveau dans la théorie : « Pour la première fois peut-être, dit-il, un grammairien construit une grammaire complète en se demandant à propos de tous les faits : qu'est-ce que cela signifie? Nous en étions jusqu'ici à parcourir la grammaire comme une galerie de tableaux où il n'y aurait que des cadres. » M. Ch. Bally lui-même avait, dès 1909, proposé une méthode complète de rattachement de la langue à la pensée dans son *Traité de stylistique française;* la sixième partie en était consacrée à la grammaire, et c'est l'occasion pour l'auteur de marquer en quoi sa position diffère de celle de M. Brunot; comme il s'agit surtout d'une question de méthode, l'un restant invariablement sur le terrain statique, l'autre faisant une large place à l'histoire, il serait hors de propos de reprendre ici la question. J'aime mieux, puisque j'ai mentionné les travaux de M. Ch. Bally, saisir l'occasion de rappeler l'intérêt qu'il y aurait à faire l'épreuve pour le latin des conceptions et des méthodes que depuis vingt ans l'auteur a dégagées de l'étude du français. En particulier, tout un aspect nouveau de la stylistique apparaît dans ces études; j'ai eu plus d'une fois le plaisir, partant du latin, d'arriver aux mêmes conclusions que M. Bally, parti du français, et si sa conception de la stylistique « science de l'affectivité » n'explique pas tous les faits, je me suis plu à indiquer, dans un compte-rendu d'ensemble de ses travaux (*Revue de philologie*, 1922, p. 190-192), quelle vive lumière elle projette sur l'étude du vocabulaire et l'interprétation des faits de style.

Une étude sur « la pensée et la langue », si elle a de quoi séduire linguistes et grammairiens, est de nature aussi à tenter philosophes et psychologues : deux ans après l'ouvrage de M. Brunot, paraissait, signé d'un philosophe, un ouvrage de titre jumeau :

H. Delacroix, *Le langage et la pensée* (Bibliothèque de philosophie contemporaine). Paris, Alcan, 1924, 602 pages. Prix : 30 fr.

Ce n'est pas sans appréhension que les linguistes voyaient autrefois les philosophes aborder leur domaine, mais la philosophie a renouvelé ses méthodes comme la linguistique les siennes, et les représentants des deux disciplines peuvent se rencontrer sur un terrain commun, au grand profit des uns et des autres. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner les différentes thèses de l'auteur, et j'ai eu l'occasion de le faire ailleurs (dans l'*Année psychologique*, 1925); je ne retiens ici que l'essentiel de ce qui

peut servir au spécialiste de la grammaire latine. M. Delacroix, psychologue, revendique les droits de la psychologie contre les tenants obstinés et de la logique et de la grammaire formelle. Grammaire et pensée sont à distinguer avec soin; la notion ne recouvre pas nécessairement la forme, ni inversement; la langue obéit à trop d'impulsions pour ne refléter que la raison et l'esprit; elle est au niveau de l'intuition sensible, de l'imagination et du sentiment, sans compter qu'elle est aussi au service de l'action. La logique, dont les grammairiens-littérateurs ont surtout souci, ne réussit guère à diminuer le domaine du conventionnel, de l'irréfléchi, du déraisonnable. Il suffit pour s'en rendre compte, en ce qui concerne le latin, de prendre des points de repère assez distants les uns des autres dans l'histoire de la langue; là où il y a eu évolution, on constate d'ordinaire que ce n'est pas la raison qui a triomphé, mais l'analogie, l'habitude, la convention. Ainsi s'expliquent non seulement ce qu'on appelle les exceptions et les irrégularités, mais les innombrables confusions (entre voix, modes, temps, constructions), les à-peu-près (dans le vocabulaire), les contaminations de toutes sortes qui aboutissent à faire de la langue, en dépit des grammaires officielles, un monument d'illogisme, où la règle satisfait l'esprit parce qu'elle est la règle, non parce qu'elle est la raison.

La considération de la pensée, en nous éloignant de la logique, nous rapproche de l'expressivité, qui est l'élément essentiel du style; on ne s'étonnera pas de trouver dans l'ouvrage de M. Delacroix les fondements d'une sorte de stylistique générale : cf. p. 65 et 378 sur la valeur du geste et de l'inexprimé; p. 416 sur la qualité des sons; p. 433 et suiv. sur le rôle des groupes de mots, associations et clichés; p. 379 et *passim* sur la part de l'affectif dans le langage; p. 446 et suiv. sur l'évocation et l'image. Quiconque ne sera pas rebuté par l'expression un peu abstraite qu'impose peut-être le maniement du vocabulaire philosophique trouvera sa récompense dans des finesses d'observation linguistique (par exemple p. 446 et suiv. sur le rôle de la métaphore; p. 433 et suiv. sur l'expression stéréotypée) propres à confondre les rhétorisants de la stylistique latine.

Je ne quitterai pas le domaine des généralités sans signaler l'ouvrage monumental récemment publié « par un groupe de linguistes » sous la direction de

A. Meillet et M. Cohen, *Les langues du monde* (Collection linguistique, vol. XVI). Paris, Champion, 1924, xvi-811 pages, 18 cartes linguistiques hors texte. Prix : 95 fr.

Jusqu'ici, le petit livre de F. N. Finck, *Die Sprachstämme des Erdkreises*, corrigé par une systématisation approximative du même auteur : *Die Haupttypen des Sprachbaues*, ne faisait qu'accuser le besoin d'un

tableau complet, facile à consulter, clairement présenté, de toutes les langues connues, mortes et vivantes. Ce tableau, nous l'avons maintenant. On y trouvera le latin (non sans chercher un peu) réduit à la portion congrue : M. J. Vendryes lui a concédé, conformément au plan du livre, tout juste vingt-quatre lignes dans ce monument de plus de 800 pages; on l'y verra, noyé dans le pullulement des dialectes d'Italie, rameau détaché de la branche italo-celtique issue elle-même du tronc indo-européen, remis à sa place dans le système complexe des langues comme notre terre a été remise à la sienne dans le système des astres, mais riche en puissance, riche du monde indo-européen dont il est l'héritier, et riche du monde roman dont il porte le germe. Au reste, pour qui voudra voir le latin replacé avec plus d'exactitude dans son cadre historique, on sait que M. Vendryes a bien voulu reprendre la question avec tout le développement nécessaire dans un article de cette Revue même (t. II, p. 90 et suiv.) : *La place du latin parmi les langues indo-européennes*. Enfin les lecteurs des *Langues du monde* rattacheront le chapitre de l'italique au chapitre de l'indo-européen, où M. A. Meillet leur présente notre science de ce domaine mise à jour, résumée, délimitée dans ses principes, ses méthodes et son but. Et ils ne quitteront pas le livre sans avoir médité l'Introduction (de M. Meillet également), où ils trouveront sur la parenté des langues, sur le rôle des emprunts et des mélanges, sur la nécessité et les difficultés de la classification généalogique, des vues à la fois hardies et prudentes, propres à corriger plus d'un préjugé, et surtout — puisque aussi bien le livre est présenté « comme un programme de recherches plus que comme une somme de résultats » — propres à orienter les travailleurs de l'avenir.

Quand au reste du livre, il n'est peut-être pas inutile, même et surtout pour des latinistes, de formuler une des principales impressions qui s'en dégagent. Nous vivons, nous autres Occidentaux, dans un domaine de langues qui, de par l'histoire, ont été appelées à jouer dans le monde un rôle considérable, domaine fermé, relativement homogène, abondamment étudié, et tel enfin que nous nous sommes portés à voir dans le type linguistique qu'il représente une forme normale, nécessaire, et presque idéale; la grammaire du latin est le cadre dans lequel nous croyons pouvoir enfermer toute langue et toute expression. Non seulement le livre des *Langues du monde*, mais tous les ouvrages que je viens de signaler nous rappellent, au contraire, que les formes du langage sont multiples et souvent irréductibles les unes aux autres, que rien n'est plus difficile à constituer qu'une grammaire générale, surtout si nous la concevons de notre point de vue d'Indo-Européens, enfin que la grammaire d'une langue donnée ne doit pas rester asservie à des méthodes traditionnelles et à des catégories immuables. Le latiniste doit être disposé et préparé à partir en excursion sur d'autres domaines, pour y chercher

des points de vue et des aspects nouveaux, pour en rapporter peut-être de quoi illustrer ou renouveler son étude journalière. Et c'est à ce voyage à travers le vaste monde linguistique que j'ai voulu surtout, par cette revue de quelques ouvrages généraux, convier les latinistes casaniers.

Il se trouve qu'un exemple du profit que peuvent trouver les latinistes à la pratique de la linguistique nous est fourni par un autre ouvrage récent, les

Mélanges linguistiques offerts à M. J. Vendryes par ses amis et ses élèves (Collection linguistique, vol. XVII). Paris, Champion, 1925, 392 pages.

Des articles qui composent le volume, je ne mentionnerai naturellement que ceux qui touchent au latin :

M. D. Barbelenet, dans une étude *Sur le sens des composés avec* ad *en latin* (p. 9-41), élargit la conception de l' « aspect » (voilà justement une de ces notions dont les grammaires non latines ont enrichi le latin), en montrant comment il arrive qu'un préverbe donne à un verbe simple une sorte d' « aspect moyen ». Les lecteurs mettront sans doute d'eux-mêmes cette étude en parallèle avec l'essai qui précède, de M. Ch. Bally : sur *La valeur aspective de « en » en français moderne*. Ici et là, emploi d'un élément syntaxique pour donner au verbe un aspect imprévisible à priori. Bel exemple de l' « illogisme » linguistique dont les ouvrages précédents nous ont enseigné l'importance.

M. G. Cuendet présente quelques *Remarques sur la syntaxe du prédicat* (p. 129-134), où il observe comment le latin a concouru avec d'autres langues de traduction pour rendre (par *in, pro...*) la tournure prédicative de la κοινή qu'on rencontre dans la langue du Nouveau Testament (εἰς et l'accusatif).

M. A. Ernout montre par l'histoire *Des composés latins en* -cen, -cinium *et* -cino(r) (p. 141-156) que la dérivation ne se fait pas par une application mécanique des lois phonétiques, mais qu'elle suppose des analogies, accrochages, combinaisons de groupes, transferts de signification, ce qui s'accorde avec les observations que j'ai eu l'occasion de présenter moi-même dans un article sur la dérivation (*Mém. de la Soc. de ling.*, t. XXII, p. 174 et suiv.), et confirme le principe évoqué ci-dessus (p. 149), que l'histoire des sons et des formes ne saurait s'expliquer sans l'histoire des mots.

M. R. Fohalle, *A propos de* κυβερνᾶν, gubernāre (p. 157-178), reprend l'examen des cas où les correspondants latins de mots grecs n'offrent pas le traitement attendu pour les occlusives, et, éclairant « l'histoire des mots par l'histoire des choses » (p. 176), explique l'anomalie par l'hypothèse d'emprunts parallèles à une langue méditerranéenne.

M. A.-C. Juret fait *Sur le style indirect libre en latin* (p. 199-201) quelques remarques qui lui ont été suggérées par une étude de M. Ch. Bally

à propos du français ; il s'agit d'une sorte de procédé sans notation, d'une « syntaxe zéro » qui, graphiquement intraduisible, consistait en réalité dans une intonation de la langue parlée.

Une étude de M. J. Kurylowicz *Sur quelques mots préromans* (p. 203-215) amène l'auteur à supposer à la base de certaines formes romanes des mots indigènes qui dispenseraient dans plusieurs cas de recourir à une étymologie latine contestée.

M. Niedermann, dans une *Note de toponymie française* (p. 301-307), relève également l'action et la trace des mots indigènes, montrant de quelle façon les noms de lieux (celtiques) n'ont été parfois latinisés qu'à demi par traduction d'un seul élément composant : Arebrī(v)a> Latus Brī(v)a> Les Brie(s).

Enfin l'auteur de ces lignes étudie (p. 251-265) *Le latin langue de paysans*, recherchant dans le vocabulaire les traces d'une civilisation rurale, et s'attachant surtout, en liaison avec des observations d'ordre général présentées dans le *Bulletin de la Société de linguistique* (nos 70 et 76), à interpréter comme indices d'une mentalité de paysans certains traits de la langue (monotonie, banalité, pauvreté et incuriosité d'expression), peu à peu atténués ou effacés à Rome par l' « urbanitas » triomphante.

Pour clore cette liste déjà longue d'ouvrages de caractère linguistique, il me reste à signaler la *Grammaire comparée des langues classiques* de MM. A. Meillet et J. Vendryes, appelée à servir désormais de point de départ à tout travail sur la langue, que M. A. Ernout a bien voulu accepter de présenter aux lecteurs de la Revue.

J. Marouzeau.

A. Meillet et J. Vendryes. *Traité de grammaire comparée des langues classiques*. Paris, Champion, 1924. In-8°, xiv-684 pages. Prix : 40 fr.

Les lecteurs de la *Revue des Études latines* n'auront pas attendu ce compte-rendu pour connaître les mérites et la nouveauté du livre de MM. Meillet et Vendryes. Composé sur un plan original que suggérait une exacte notion de la parenté entre le grec et le latin, il offre à l'étudiant toutes les ressources de la doctrine linguistique la plus sûre et de l'information philologique la plus exacte. On y trouve en outre ce qu'aucun des précédents manuels ne donnait : une étude de l'emploi des formes verbales et nominales, et un livre sur la syntaxe, qui, pour être bref, n'en est pas moins aussi suggestif que savoureux.

Dans un sujet aussi vaste, et qui traite de questions souvent épineuses ou obscures, il n'est pas étonnant que l'on soit amené à différer quelquefois d'avis avec MM. Meillet et Vendryes, ou à compléter leur exposé par quelque détail. Dans le chapitre iv, consacré au consonantisme latin,

§ 99, p. 69, il est enseigné que « devant *u* et *o* la postpalatale perdait l'appendice labio-vélaire; de là *secūtus* en face de *sequitur*, *iecur* (gr. ἧπαρ, skr. *yákṛt*, « foie »; d'où par analogie le génitif *iecinoris* au lieu de **iequin-*) ». Je ne pense pas que le *c* de *iecinoris* soit analogique de *iecur*. Comme le prouve le génitif sanskrit *yaknáḥ*, le génitif de *iecur* devait être **ieq-nes* > **iec-nis*, où la gutturale labio-vélaire perdait phonétiquement son appendice labio-vélaire; puis un *i* épenthétique a été réintroduit dans le groupe *-cn-*, comme dans *techina*, de τεχνή (Plaute, *Poen.*, 817). C'est de la contamination de ce **iecinis* et de *iecoris*, tous deux phonétiques, qu'est issu *iecinoris* (*iecineris*). — Au § 129, p. 85 : « Après une voyelle brève, un groupe *-kst-* subsiste dans *dexter... exta*, *sextus;* mais il se simplifie après diphtongue dans *lūstrāre*, *illūstris* qui remontent à **louk-s-tr-*. » L'opposition n'est peut-être pas aussi réelle qu'elle ne paraît. Dans *exta*, *sextus*, le maintien de *x* dans la graphie est dû à l'influence de *ex*, *sex;* mais le nom propre dérivé de *sex* est *Sestius;* des graphies phonétiques *dester*, *destans* sont attestées, cf. *Thesaurus*, V, 916, 13, 41; 917, 60. — P. 86, § 129. *Ternī* peut difficilement provenir de **tris-noi* qui devait aboutir à *trīnī*, du reste attesté et ancien, comme le montre la vieille expression *ne minus trinum nundinum. Terni* est sans doute bâti directement sur *ter*, d'après l'analogie de *bis* / *bīnī*. — P. 116, § 183, remarque. Le génitif contracte *dī* de *deus* est donné comme s'il était d'emploi courant. En fait, il n'y en a d'exemple que dans une inscription de l'époque chrétienne (*Inscr. Brit. Chr.*, éd. Hübner, 62, *in nomine di*, et 63, 66; cf. *Thesaurus*, V, 885, 65), et le seul génitif de *deus*, qui du reste n'est pas attesté avant Cicéron et Varron, c'est *dei*. — P. 139, § 222, il est dit que « *i* passe à *e* devant *m* et devant les groupes : ... *iūdex* (de **iou-dic-s*, cf. gén. *iūdicis*) ». Si le passage de *i* à *e* était phonétique dans *iūdex*, on ne s'expliquerait pas la conservation de subtantifs en *-ix*, *-icis*, du type *fornix*, *fornĭcis; pix*, *pĭcis*. Le nominatif *iudĕx* a été refait sur tous les autres mots en *-ex* dont le génitif était en *-icis*, et notamment sur les composés en *-fex* ou en *-spex* dans lesquels l'*e* était phonétique, le latin ayant le sentiment qu'à un *i* en syllabe intérieure aux cas obliques devait correspondre un *e* en syllabe finale au nominatif. De même l'*e* analogique s'est étendu au nominatif *rēmex* dont la forme phonétique devrait être **rēmāx* (cf. *adāctus* que citent MM. Meillet-Vendryes, §§ 119 et 173). C'est ainsi que sur *comitis* a été refait *comes* au lieu de **comis* d'après les autres noms en *-es*, *-itis*, comme *eques*, *mīles*, *pedes*. — P. 144, § 230. Le passage dans lequel Varron prescrit le nominatif *lact* est, plutôt que le § 104 du livre V du *De Lingua Latina* où la forme est seulement employée, le fragment 119 de l'édition Gœtz-Schœll : *lac non dicemus habere sed lact*. — P. 157, l. 5 : l'étymologie qui tire *māteriēs* d'une forme **dmā-* de la racine qu'on a dans δέμω

« bâtir » est peu vraisemblable. *Māteriēs* est le dérivé de *māter* (cf. *caesar, caesariēs; pauper, pauperiēs*) qui, appliqué aux plantes, désigne la souche en tant que productrice de rejetons et nourricière de l'arbre. C'est dans ce sens que l'emploie Virgile, *Georg.*, II, 23 :

Hic plantas tenero abscindens de corpore matrum;

cf. aussi l'emploi de gr. μήτρα et de *mātrix*. *Māteriēs* désigne la substance dont est faite la *māter*, et c'est seulement en passant dans la langue technique des charpentiers que le mot s'est spécialisé dans le sens de « bois de charpente ». — P. 249, § 389. Il est vrai que *stetī* sert de parfait à *sistō* et à *stō*; mais à *sistō* employé avec la valeur causative de « faire tenir debout, dresser, établir », et spécialement dans l'expression juridique *uadimonium sistere*, la langue a créé un parfait *stitī;* cf. Caton, cité par Aulu-Gelle, II, 14, et Cicéron, par ex. *pro Quinctio*, 6, 25 : « *testificatur P. Quinctium non stitisse et se stitisse* ». — P. 261, § 408. Peut-on dire que *dăre* a été ramené à la première conjugaison? Il a partout l'*ă*, sauf dans une ou deux formes monosyllabiques, comme le signalent justement MM. Meillet et Vendryes. Il a été conjugué sur le modèle de la première conjugaison, parce que le vocalisme *ă* a été rapproché de l'*ā* de *amāre*. Mais les composés sont conjugués sur la troisième conjugaison : *reddō, -ĭs, -ĕre*. — P. 281, l. 5 du bas. Dans le vers de Virgile, *Aen.*, II, 790, *haec ubi dicta dedit, dicta* n'est pas un participe et l'expression n'est pas comparable aux périphrases marquant l'achèvement dans lesquelles *dō*, *reddō* sont accompagnés d'un participe en *-to-*. Il faut construire *ubi dedit haec dicta*, et *dedit* y est employé pour *ēdidit*, par suite de la tendance fréquente en poésie à employer le simple pour le composé. — P. 339, § 537. L'infinitif futur latin est expliqué, d'après Postgate, comme étant une forme périphrastique ayant comme premier terme le supin, et comme second un ancien infinitif du verbe substantif équivalant à osq. *ezum*, ombr. *erum* « être ». Pour ingénieuse qu'elle soit, l'hypothèse ne vas pas sans difficultés, dont la plus grande est l'absence en latin de toute trace d'infinitif en *-um* du type osco-ombrien. Quant à la longue de *stātūrus*, elle pose un problème. Mais *stătūra* ne peut être séparé de *status, -us;* c'est du reste ce qu'enseignent les auteurs du Traité au § 587, et *stătus* substantif a toujours un *a* bref, sauf dans Plaute, *M. G.*, 1389 (à côté de *stătus*, *Amph.*, 266; *M. G.*, 206; *Pseud.*, 1288, etc.), où il s'agit bien moins d'une conservation ancienne que du premier exemple de la tendance à ranger les formes de *stāre* dans les paradigmes normaux de la première conjugaison. — P. 341, l. 4 du bas. La forme *iungus, iungeris* est en fait très contestée chez Plaute. C'est Lindsay qui, pour défendre coûte que coûte la tradition manuscrite, a imaginé que la leçon *iungere* pouvait être l'ablatif d'un substantif **iungus*, correspondant à gr. ζεῦγος, et non autrement attesté. Mais ceci est d'autant moins vrai-

semblable que le latin a un correspondant exact de ζεῦγος ou plutôt du pluriel *ζεύγεσα> ζεύγεα> ζεύγη : c'est *iūgera, iūgerum* sur lequel on a refait un singulier *iūgerum, -ī,* forme récente qui a éliminé l'ancien **iūgus, -eris*. — P. 366, § 580 b. Existe-t-il vraiment un suffixe *-itia* ou *-itiēs* dans *tristitia, mollitiēs, segnitiēs*, substantifs abstraits dérivés de thèmes en *-i-* d'adjectifs *tristi-s, molli-s, segni-s?* En réalité il existe un suffixe *-ya-, -yē-* qui s'est d'abord ajouté à des thèmes de participes présents tels que **sapient-, patient-* pour former les dérivés abstraits *sapient-ia, patient-ia*, que l'étymologie populaire, se fondant sur la coupe syllabique, a analysés *sapien-tia, patien-tia* pour en extraire un suffixe *-tia*, d'où *tristi-tia*. Puis le type s'est étendu progressivement, et d'après *tristis, tristi-tia* s'est constitué le couple *amīcus, amīcitia*. — P. 366, § 581, l. 5 du bas. *Apis* a un génitif pluriel *apum* attesté à côté de *apium*. Comme on ne sait rien de l'étymologie du mot, il est possible que ce soit un ancien thème consonantique passé aux thèmes en *-i-* et à la flexion imparisyllabique, comme *canis, iuuenis, mensis* et tant d'autres. — P. 409, § 646. Une preuve de l'existence d'une désinence *-ei* dans le locatif latin, c'est la non-contraction des formes *Brundisiī* dans Ennius, *Var.*, 37, *Sunīī* dans Térence, *Eun.*, 319. — P. 428, § 677. Il est à noter que les noms qui présentent l'alternance *-ō(n), -ēnis, Aniō, -ēnis, Neriō, -ēnis (?)* sont d'origine sabine. L'alternance est sans doute dialectale. — P. 433, § 686, l. 4. Mieux vaudrait écrire *litoris*. — Dernière ligne. Y a-t-il vraiment un masculin *rōbor, rōbōris?* Je n'en vois pas d'exemple, et ne connais d'autre masculin que *rŭbor, rŭbōris*. — P. 451, § 717, l. 10. A côté de la désinence de génitif de la 4e déclinaison *-u-os*, le latin a employé aussi, sur le modèle de la 3e déclinaison, *-uis*. C'était notamment la forme usitée par Varron; cf. Aulu-Gelle, *N. A.*, IV, 16, 5, et Nonius, livre VIII, *De mutata declinatione, passim*. — Ibid., dernière ligne. Il ne semble pas que le nominatif pluriel en *-ūs* puisse être issu phonétiquement de **-ew-es*. **Manewes* aurait abouti à **manues*, **manuis*. Le nominatif *manūs* est évidemment analogique, soit que l'alternance sg. *manŭs*, pl. *manūs* ait été créée sur le type en *-i-, cīuīs / cīuēs*, soit que le nominatif ait été refait sur l'accusatif, d'après l'analogie des thèmes consonantiques de la 3e déclinaison. — P. 452, fin du § 417. Il eût été bon de renvoyer, pour ce qui est dit de l'*u* de *cornu*, au § 220. — P. 456, § 725, l. 3 du bas, et p. 457, § 726, l. 3. Y a-t-il des exemples du nominatif *euns?* Les lexiques et les grammaires ne signalent que *iēns*, et le vocalisme *eun-* n'apparaît qu'aux cas obliques. — P. 462, § 731. La forme d'accusatif pluriel *ques* (de *quis*) enseignée par Charisius est suspecte; on attendrait *quis*. D'autre part, le même Charisius, *G. L. K.*, I, 158, 22, commet l'erreur inverse en donnant pour la forme de nominatif pluriel *quis* au lieu de *ques*. — P. 471, § 746. Après *tria* on aimerait trouver un renvoi au § 748 où il est question de *trī-*. — P. 514, § 806. On pourrait

ajouter que le latin emploie l'ablatif non seulement après le comparatif de supériorité, mais avec des mots marquant l'égalité ou la différence, *aeque*, *idem*, *alius*, cf. Plaute, *Amp.*, 293, *nullust hoc metuculosus aeque*, cf. *Thes.*, I, 1044, 36 et suiv., et même après des adjectifs au positif, cf. Plaute, *Most.*, 642, *speculo claras* « aussi claires qu'un miroir ». — P. 561, § 869. Il est difficile de croire, étant donné l'ancienne valeur impersonnelle du passif latin, que *dicitur illum uenisse* soit postérieur à *dicitur ille uenisse*, et dans la *lex Agraria* on lit, l. 69, *tantundem modum agri ei, quoi ita emptum esse comperiet*[*ur*]. La construction *dicitur ille uenisse* semble bien issue de la tendance du latin à substituer la tournure personnelle à l'impersonnel.

C'est le propre des bons livres que d'appeler la discussion. Et celui-ci est parmi les meilleurs. Il apporte dans l'étude de la grammaire grecque et latine un esprit nouveau et doit susciter chez nous cette génération de jeunes philologues dont le besoin se fait si impérieusement sentir.

A. Ernout.

A. W. M. Odé. *De uitgangen met R van het deponens en het passivum in de indoeuropeesche Talen.* Haarlem, H. D. Tjeenk & zoon, 1924, 85 pages, in-8°. Prix : 2 fl.

Les désinences verbales en *-r* présentent une fortune singulière. On les croyait d'abord spéciales au groupe des langues italo-celtiques; une connaissance plus approfondie des langues du domaine indo-européen a permis d'en retrouver des traces en sanskrit et en arménien. Puis le déchiffrement du tokharien et du hittite permit de constater que les désinences en *-r* y étaient en usage. Il n'est pas jusqu'au phrygien qui, dans les quelques mots qu'on en a gardés, ne présente, lui aussi, une forme en *-tor* dont la similitude avec les formes en *-tur* du latin est troublante. Ainsi le domaine de cette formation va sans cesse en s'élargissant, et peut-être le verrons-nous s'étendre encore si les fouilles nous révèlent des langues indo-européennes autres que celles qui nous sont jusqu'ici attestées. C'est là un fait d'importance, aussi bien pour la connaissance même de ce type en *-r* qui est si obscur, que pour l'étude des groupements dialectaux de l'indo-européen; et M. Vendryes avait déjà signalé toute la portée des nouvelles découvertes dans un suggestif article de la *Revue celtique*, t. XXXIV, p. 129 et suiv.

M. Odé a pensé qu'il était temps de donner un aperçu à la fois succinct et complet de l'état du problème. Sa dissertation comprend quatre chapitres : 1° la désinence *r* et l'expression de la voix (genus uerbi); 2° différents essais d'explication de la désinence; 3° origine et développement des formes déponentes et passives en *-r*; 4° habitat primitif des Italo-Celtes, Tokhariens, Phrygiens et Hittites. Elle est clairement écrite,

bien composée, au courant des derniers travaux qu'elle utilise avec intelligence. Peut-être pourrait-on lui reprocher d'accepter comme des vérités indiscutables des hypothèses reposant sur des faits encore obscurs et sur des données fragmentaires. Il est prématuré de parler de dialectes du groupe *-r* qui comprendrait l'italo-celtique, le hittite, le tokharien, le phrygien (pourquoi l'arménien est-il omis?), alors que le caractère indo-européen du hittite est encore mal défini, et contesté, que nous ignorons tout de l'histoire du tokharien, et que notre connaissance du phrygien se réduit à quelques mots. D'autre part, l'existence d'une ligne d'isoglosse passant à travers les divers domaines occupés par ces langues ne suffit pas pour conclure à l'existence d'un groupe dialectal, à plus forte raison à l'existence d'un habitat commun à ce groupe. P. 71, l'*i* de de la forme **loquōi-r* restituée pour expliquer *loquor* est purement hypothétique, et à mon avis injustifiable ; *loquere* doit comprendre plutôt une désinence *-se* qu'une désinence *-so*. L'alternance est la même dans *generis* issu de **genes-es* en face de γένους issu de *γένες-ος. Il n'y a aucune raison d'admettre qu'un *o* latin en finale absolue aboutisse à *e*.

A. Ernout.

II. — Ouvrages d'histoire.

J. Carcopino. *La louve du Capitole*. Paris, Collection des Études anciennes, Les Belles-Lettres, 1925, 90 pages. (Extrait du *Bull. de l'Assoc. G. Budé*, 1924-1925.)

M. Carcopino consacre à la louve de bronze qui sert de totem aux auteurs latins de la collection G. Budé un mémoire remarquable par l'érudition vaste et la dialectique pressante : après tant de savants travaux, parmi lesquels dominent ceux de Rayet, Petersen, De Sanctis, M. Carcopino apporte à son tour une contribution personnelle, en même temps qu'il met au point les études de ses devanciers.

La théorie principale, qui sans doute frappera le plus, est la suivante. Au milieu du v^e^ siècle, les Sabins ont conquis Rome, puis se sont alliés aux Latins : ceci est une hypothèse due à M. Pais et que M. Carcopino accepte. La louve de bronze date de 450 environ. Les deux petits hommes, qui étaient pendus à ses mamelles, symbolisaient les deux peuples, latin et sabin, dont l'alliance venait de fonder à nouveau la cité romaine. Cette belle œuvre fut exécutée sous l'influence de Delphes et d'Athènes. Plus tard, le symbole cessa d'être compris et la louve aux jumeaux a donné naissance à la légende de Romulus et de Remus.

On ne peut lire cette dissertation, qui est un modèle de science et de méthode, sans un mélancolique retour sur la fragilité des hypothèses qui concernent les origines romaines. Si la louve archaïque était sur le